



**HAL**  
open science

## Feuilles d'hôpital de Lorand Gaspar : le livre d'une vie

Danièle Leclair

► **To cite this version:**

Danièle Leclair. Feuilles d'hôpital de Lorand Gaspar : le livre d'une vie : introduction complète - 17 pages - au livre Feuilles d'hôpital. Lorand Gaspar; Danielle Leclair; Thomas Augais; Julien Knebush. Feuilles d'hôpital, Héros-Limite; éditions BHMS, 2024, 978-2-88955-089-0. hal-04447611

**HAL Id: hal-04447611**

**<https://hal.science/hal-04447611>**

Submitted on 8 Feb 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Danièle Leclair :

## *Feuilles d'hôpital*<sup>1</sup> de Lorand Gaspar : le livre d'une vie

### I. Un chirurgien-poète

#### 1/ Terres d'exil et strates de vie

Lorand Gaspar est né en février 1925 dans une famille hongroise de Transylvanie orientale, à Târgu Mureş (Marosvásárhely, en hongrois), région attribuée en 1920 à la Roumanie ; il s'est donc trouvé dès sa jeunesse au carrefour de cultures et de langues très différentes, le hongrois, l'allemand et le roumain, auquel il faut ajouter le français étudié très tôt.

Admis en 1943 à l'École Polytechnique de Budapest, il est mobilisé quelques mois plus tard et envoyé sur le front de l'Est où l'armée hongroise combat l'Union soviétique aux côtés des Allemands et des Italiens. La défaite hongroise et la tentative avortée de négocier une paix séparée avec l'Angleterre en octobre 1944 entraînent l'occupation de la Hongrie par l'Allemagne. Gaspar est alors déporté en novembre 1944 dans un camp de travail dirigé par les SS en Souabe-Franconie. De ce terrible voyage d'un mois en wagon à bestiaux, il date sa vocation de médecin :

Parmi les instantanés que garde avec une netteté surprenante dans ses archives ma mémoire : debout, à deux pas devant moi, un homme jeune, très pâle – je vois encore les traits de son visage où je lis plus d'étonnement que de douleur – tient, pendant un long moment, ses intestins bleuâtres entre ses mains tachées de sang, avant de s'effondrer. Ma fascination devant ces boyaux à l'air dépassait ma frayeur. J'ignore si nos soins improvisés furent utiles ; il a pu être évacué vivant, j'espère qu'il l'est toujours. Qui sait, c'est peut-être dans ce wagon à bestiaux où j'ai vu pour la première fois un ventre éviscéré qu'est née ma vocation de chirurgien<sup>2</sup>. (*Feuilles d'hôpital*<sup>3</sup>, III)

Gaspar s'évade de ce camp avec quelques camarades en avril 1945, au moment de l'arrivée des troupes alliées en Allemagne, et parvient aux abords de Pfullendorf, dans le Bade-Wurtemberg, où il est recueilli par l'armée française. Placé pendant un an dans un camp de prisonniers de guerre près de Mutzig en Alsace, il choisit de rester en France et s'installe en mai 1946 à Paris où il entreprend des études de médecine, tout en exerçant de nombreux métiers pour survivre. Il deviendra chirurgien des hôpitaux de Paris, spécialisé en gastro-entérologie.

Mais il n'exercera pas son métier en France puisqu'en juin 1954, il part pour Jérusalem où il est nommé « médecin-chef » de deux hôpitaux français, l'hôpital Saint-Joseph de Jérusalem<sup>4</sup> et l'hôpital français de Bethléem dans lesquels il assurera le fonctionnement du service de chirurgie. Sans le savoir, il arrive dans une région en proie à de graves tensions politiques et subira les contrecoups du conflit israélo-palestinien ; en décembre 1955, son appartement, situé dans la vieille ville de Jérusalem, est lapidé, puis incendié, et il ne peut sauver que quelques livres de sa bibliothèque<sup>5</sup>. En juin 1967, durant la Guerre des Six-Jours, sa maison est pillée alors qu'il travaille jour et nuit au bloc opératoire et que des combats ont lieu autour de l'hôpital :

La centrale électrique a sauté depuis longtemps ; nous travaillons à la lumière d'une lampe de poche. Entre minuit et deux heures du matin, les grandes orgues. Les blessés continuent d'affluer ; nous n'avons plus de sang. (*Égée Judée, op. cit.*, p. 137)

Malgré ce climat de violence, Gaspar n'a jamais envisagé de quitter Jérusalem où il dit avoir pratiqué tous types d'opération à l'exception de la neurochirurgie.

C'est là aussi, dans cette Judée à l'histoire millénaire, qu'il se met vraiment à écrire : la découverte des déserts du Proche Orient, de leurs secrètes richesses et de leurs lumières, constitue pour lui une expérience fabuleuse qui inspire ses premiers recueils : *Le Quatrième État de la matière* (Flammarion, 1966), *Gisements* (Flammarion, 1968) et *Sol absolu* (Gallimard, 1972). Chaque matin à l'aube, la force de ce paysage s'impose au poète – qui commence aussi à photographier son environnement naturel :

Un matin, après une nuit plus brève que de coutume, j'abandonnai la voiture dans la plaine de Beit Sahour, près de Deir Dosi, et m'engageai à pied dans le désert de Judée vers l'est. [...] Lorsqu'on franchit à cet endroit la rive relevée du plateau, l'étendue se creuse avec une soudaineté telle sous les pieds qu'il faut s'asseoir au bord d'un monde ; changer de souffle. Le regard est saisi, emporté dans un glissement vertigineux jusqu'aux fonds ensoleillés d'une mer très ancienne et dont toute la fourrure d'eau et d'écume a été transmuée en respiration de lumière. (*Égée Judée, op. cit.*, p. 111-112)

À partir de 1960, Gaspar découvre un autre espace, celui de la Grèce et de ses îles, contrepoint du désert et d'une Palestine traversée de déchirures politiques. En 1961, il achète une petite maison à Patmos et y passe ses vacances. Le silence, la blancheur irradiante des maisons, la vie simple des pêcheurs, cette « formidable douceur » d'une arrivée en barque, « à l'aube, sur une mer parfaitement lisse<sup>6</sup> » lui offrent un cadre paisible propice à l'écriture. À l'époque, il n'y a aucun médecin sur l'île : très vite, il devient pour les habitants ὁ γιατρός [le médecin] et c'est avec eux qu'il apprend le grec moderne. La Grèce, ses paysages et ses habitants, son histoire et sa littérature, donnent naissance à de nouveaux poèmes qui seront publiés ensuite dans *Égée* suivi de *Judée* (Gallimard, 1980) et plus tard, dans *Patmos* (NRF, 1989, Gallimard, 2001) :

ciel dans l'eau  
les montagnes flottent  
posées sur la brume

un rire d'enfant  
à la fraîcheur du soir  
s'émiette sans fin – (*Patmos*, p. 74)

Sa situation va changer en 1970. En effet, après la guerre des Six-Jours, son implication dans les soins médicaux apportés aux réfugiés palestiniens en Cisjordanie<sup>7</sup>, sa participation à des réunions en faveur d'une coexistence pacifique entre Israéliens et Palestiniens, puis ses positions qui apparaissent dans son livre *Histoire de la Palestine* (Maspero, 1968) déplaisent. Les autorités françaises l'invitent alors à quitter Jérusalem<sup>8</sup> et à chercher un autre poste. Il choisira le Centre hospitalier et universitaire Charles Nicolle de Tunis où il prendra ses fonctions de chirurgien en mars 1970, dans le service du professeur Zouhaïr Essafi, un chirurgien de renom admiré par ses pairs<sup>9</sup>.

En Tunisie, il va s'installer dans un site exceptionnel à l'écart du village de Sidi Bou Saïd, dans une vieille maison posée face à la mer, sur une colline sauvage de deux hectares d'où il observe plantes, oiseaux, insectes, mouvements du ciel et de la mer :

[...] c'est un délice des plus purs que se promener dans la colline dont les chemins sont bordés de vipérines, de buglosses, de marguerites, de capucines, de luzernes, de genêts, de mimosas et j'en passe. De nos promenades nocturnes nous rentrons quasi ivres du parfum des orangers en fleurs sur le versant sud-ouest du village<sup>10</sup>.

À l'hôpital Charles Nicolle, son métier va se spécialiser : il peut alors se consacrer à son domaine, la chirurgie digestive<sup>11</sup>. L'arrivée dans un établissement universitaire va stimuler ses recherches médicales et lui permettre de transmettre ses nouvelles connaissances : ainsi, après un stage de trois mois à Boston auprès du chirurgien Francis Daniels Moore<sup>12</sup>, il réussit à créer à

Tunis un service de soins intensifs en chirurgie et à initier les jeunes internes à une prise en charge plus compatissante des malades. Des années plus tard, ces médecins se souviennent encore de ce chirurgien peu ordinaire, prenant le temps de converser avec ses patients, attentif aussi à montrer aux étudiants « un peu plus que les techniques, à leur apprendre autre chose que le savoir indispensable pour faire un diagnostic.<sup>13</sup> » Dans un hommage à Mohamed Tahar Khalfallah qui fut interne à l'hôpital du temps de Gaspar, un ami<sup>14</sup> rappelle : « Tahar était bien plus qu'un brillant praticien, il avait découvert la philosophie assez tôt et avait noué quand il était résident une solide amitié avec le Dr Lorand Gaspar. Ils passaient des heures à discuter des grands philosophes et particulièrement de Spinoza<sup>15</sup>. » Le Dr Chadli Dziri, qui exerçait comme externe dans ce service pendant les années 1970, témoigne lui aussi des qualités humaines de Gaspar :

À côté de son activité opératoire, il s'occupait de l'unité de réanimation chirurgicale qui était la fierté du service. Il avait à gérer les patients opérés qui avaient des soucis de défaillance viscérale associée. Il n'était jamais pressé quand il expliquait la problématique posée par le malade et comment trouver la solution. En salle d'opération, il nous aidait en tant que résidents en nous mettant à l'aise. Ce qui frappait chez lui, c'était le savoir-être. Les malades étaient ravis de l'écouter et de discuter avec lui. Son comportement psycho-affectif avec les malades était un modèle pour nous, étudiants, puis résidents<sup>16</sup>.

Gaspar a toujours exercé son métier avec passion malgré des conditions techniques et climatiques souvent difficiles qui contrecarraient parfois les meilleurs soins. Il relate ainsi sa visite à l'hôpital un dimanche de juillet, par une chaleur écrasante :

Ce matin tôt, je suis allé faire la visite dans le service ; un de mes élèves très chers, complètement épuisé par le débit affolant des malades [...], m'a demandé de le remplacer depuis hier. C'est assez dur à supporter que de s'identifier à toutes ces chairs meurtries, recuites dans leur sueur, leurs sécrétions diverses, assoiffées (malgré l'augmentation des pulsations), haletantes. Aucune climatisation ne marche, même pas celle de la réanimation où je suis arrivé à l'instant même où quelqu'un rendait l'âme [...]<sup>17</sup>.

Mais même quand il se trouve en congé sabbatique, il répond volontiers à l'appel de ses jeunes confrères, « enchanté de les aider dans quelque intervention sortant des chemins battus, enchanté de les voir opérer si bien de la tête et de la main<sup>18</sup> ». De même, après sa retraite officielle :

Repris à l'hôpital où c'était la fête ; content [...] de retrouver le « staff », les longues visites des malades ; heureux de constater qu'il reste encore quelques traces de mes « lubies » : on s'arrête, on écoute, on explique autant que faire se peut. Comme c'est difficile de combattre la cloison, le mur qui ne demandent qu'à pousser entre « l'autorité » médicale et le quidam angoissé, ignorant... Difficile parce que cela prend beaucoup de temps et de patience<sup>19</sup>...

Gaspar prend officiellement sa retraite<sup>20</sup> de chirurgien en 1988 mais maintient le lien avec l'hôpital Charles Nicolle pendant plusieurs années en participant aux réunions avec les médecins de son ancien service et aux visites des malades.

À partir de 1992, il partage son temps entre la Tunisie et Paris où il s'installera définitivement quelques années plus tard, tout en séjournant l'été à Domazan, dans le Gard. Cette décennie voit s'élargir le rayonnement de son œuvre, couronnée en 1998 par le prix Goncourt de la poésie. Ses ouvrages sont réédités, souvent dans des versions augmentées : *Égée* suivi de *Judée* (1993), *Arabie heureuse et autres journaux de voyage* (1997), *Patmos et autres poèmes* (2004), *Approche de la parole* suivi de *Apprentissage* (2004) ; des numéros spéciaux de revues ou de collection lui sont consacrés et il est invité à de nombreuses rencontres littéraires.

Durant ces années 1990, une part importante de son activité littéraire est consacrée aux traductions et à la mise au point de son essai *Feuilles d'hôpital*, destiné à rassembler ses notes éparses prises depuis 1970. L'élaboration de cet ouvrage inspiré par sa pratique médicale, se

révèle « plus ardue, plus bousculante que ne l'avai[t] prévue<sup>21</sup> » le poète. De fait, la tâche va se poursuivre sur plusieurs décennies et se nourrir de toutes ses lectures, passées et présentes. Au cours des années 2000, il relit encore son texte mais à cette époque, les premiers signes d'une maladie neurodégénérative apparaissent et perturbent peu à peu son activité sociale et littéraire, l'empêchant de mener à bien la révision finale de ses *Feuilles d'hôpital*.

Lorand Gaspar meurt à Paris le 9 octobre 2019.

## **2/ L'écriture, à tous moments, en tous lieux : Feuilles d'observation**

Toute sa vie, et parallèlement à sa pratique chirurgicale, Gaspar prend des notes quotidiennement, éprouvant, dit-il, le besoin d'« étayer » son écriture poétique sur des traces concrètes puisées dans son environnement naturel et livresque :

Je ramasse partout des plantes, des pierres, des bouts de bois morts, des coquillages, des os qui survivent aux corps des animaux. Je vais glanant de la même façon dans mes lectures scientifiques, historiques ou littéraires<sup>22</sup>.

L'énorme volume de ses brouillons et de ses notes, tantôt réflexions plus ou moins rapides sur ses lectures, ses voyages, son métier, la médecine et la poésie, l'homme et le monde, tantôt bribes de vers et premier jet d'un poème qui cherche à naître à travers tâtonnements et ratures, témoigne de son rapport essentiel à l'écriture.

Ces notes qui accompagnent toute sa vie se retrouvent dans ses archives sur plusieurs supports, petits bouts de papier griffonnés à la hâte, parfois à l'hôpital, grandes feuilles volantes, souvent raturées, utilisées recto verso, ou grands cahiers reliés, de format A4, portant mention de dates. Ces grands carnets de notes couvrent chacun une période de deux années : Gaspar les nomme « Feuilles d'observation. Carnet vert », « Feuilles d'observation. Carnet rouge », « Carnet mauve. Toscane 1990 »... Sans aucun ordre préétabli, ils mêlent réflexion et dessins — d'oiseaux, de papillons ou de coquillages —, pages d'herbier, reproductions d'œuvres d'art ancien, de Chypre, de Grèce, d'Éthiopie ou du Yémen<sup>23</sup>, et permettent de suivre ses pensées au fil des jours et des années.

Pour la plupart restées inédites, ces notes ont cependant constitué pour le poète une réserve susceptible d'alimenter de futures publications, recueils de poésie et essais. Une des caractéristiques de son œuvre tient en effet à la reprise d'un matériau ancien et au remaniement permanent de celui-ci. Ses archives<sup>24</sup> montrent combien chez lui le processus d'écriture n'est jamais clos même quand un texte est publié. Brouillons et variantes des textes apparaissent comme une façon de faire vivre sur le papier le mouvement de genèse continue de la nature<sup>25</sup>.

L'hybridité est une autre caractéristique majeure de l'œuvre d'un poète qui circule sans cesse du domaine médical au domaine littéraire, d'un genre à un autre, comme il passe du désert à la mer, du jardin à l'hôpital. « Je vois l'humanité comme un vaste ensemble de corps-pensées en mouvement, tissée dans d'autres ensembles à l'infini<sup>26</sup> », dit-il. Nombre de ses recueils sont des œuvres composites qui alternent énonciation lyrique personnelle et passages scientifiques, convoquant géologie, histoire et botanique dans *Sol absolu*, lumière de la mer et diagnostics des médecins de l'École hippocratique dans *Égée*, tandis qu'*Approche de la parole* alterne réflexions sur la poésie, la musique et les découvertes scientifiques.

*Feuilles d'hôpital*, dont on suit le cheminement pendant plus de vingt ans, est peut-être l'exemple le plus représentatif à la fois de ce dialogue entre les disciplines et de l'incessante reprise du texte, resté inédit à la mort du poète<sup>27</sup>.

Ce rapport privilégié à l'écrit et à la littérature va mener Gaspar à consigner aussi ses réflexions sur la médecine et sa propre pratique :

Je prenais beaucoup de notes à l'hôpital, à la sauvette, entre deux malades, parfois entre deux opérations. Je ne pouvais pas avoir de carnet sous la main. Je le faisais sur des ordonnances, des « feuilles d'observation », le titre s'imposait donc de plus d'une façon<sup>28</sup>.

Grand lecteur de poésie et de philosophie, Gaspar tient cependant à se présenter comme un praticien ; le choix de sa spécialité, la chirurgie, indique bien l'importance qu'il accorde au geste et à la corrélation entre esprit et main. Le plaisir sensible qu'il éprouve à toucher les choses se conjugue avec la dextérité de la main<sup>29</sup> que le chirurgien rapproche de la technique des peintres et des artisans dont il admire les savoir-faire.

Non, la poésie n'a peur de rien, même pas de l'intelligence. Et si l'on n'a pas compris combien j'aimais toucher les choses du monde (et jusqu'à l'intérieur des corps, voire des machines [...]), pierres et corps vivants au premier plan, c'est vraiment un exploit de cécité. Jacqueline est horrifiée de me voir tripoter toutes sortes de petites bêtes, y compris celles à sang froid, comme on dit, serpents, batraciens, poissons, lézards etc<sup>30</sup>.

C'est en 1983 que Gaspar commence à parler de son « journal de bord », titre sans doute inspiré du *Journal de bord* (I, II, III)<sup>31</sup>, composé de 1937 à 1969 par le poète grec Georges Séféris, prix Nobel de littérature, dont il a traduit une partie de l'œuvre<sup>32</sup>. Dans le « journal » de Gaspar, cohabitent à la fois des notes qui rejoindront les futures *Feuilles d'observation*<sup>33</sup> et des notes de voyage, dans un flux de la vie et de la pensée que son éditeur va rompre en publiant séparément des extraits : des passages de *Feuilles d'observation* paraissent dans *La Nouvelle Revue Française*<sup>34</sup> en avril 1983 et des « Notes de voyage » sont ensuite publiées en octobre 1983. Mais ces deux types d'écrits continuent à occuper simultanément la pensée de Gaspar et ses carnets de travail pendant des années<sup>35</sup>. « [...] je suis sur la même phrase, ou presque, depuis une semaine, d'une de ces "Feuilles d'observation" ou notes de "Journal de bord" dont vous avez vu des échantillons dans la *NRF* sans doute<sup>36</sup> ».

Un choix d'extraits plus conséquent est cependant réalisé par Gaspar en vue du volume qui sera publié en 1986 chez Gallimard sous le titre *Feuilles d'observation*<sup>37</sup>.

L'épigraphe de ce volume rappelle la double activité du chirurgien-poète et l'imbrication de son expérience, sensible et intellectuelle :

*La Médecine tend à prendre toute la place dans mon quotidien, elle s'insinue jusque dans mon sommeil. On ne négocie pas avec l'urgence. Mais plus on est bousculé, plus il est impérieux de s'arrêter, de regarder, de s'aérer. Le temps de noter une idée, un étonnement. Ces feuilles me sont une façon de respirer.*

La part des notes conservées pour la publication est très mince par rapport aux archives. Dans cet ouvrage, qui rassemble notes de voyage et autres réflexions sur sa vie, Gaspar suit la chronologie de ses carnets en mentionnant dates (de 1960 à 1983) et lieux d'écriture. Sorte d'anthologie d'un journal intime, ce texte hybride, divisé en onze parties, mêle prose et poésie : récits, évocations de lieux, questionnements, réflexions et poèmes s'interpénètrent. Le livre s'ouvre sur la période 1960-1966, en évoquant le jardin de Jérusalem à l'aube. Cinq heures du matin : le poète-chirurgien éprouve la « musique de [s]on corps, de [s]a pensée » (*FO*, p. 14) et sa modeste place dans l'infini du monde : « L'étendue sans clôture à chaque aube qui entre au jardin sans que rien ne bouge dans l'herbe rase de lumière des cailloux. Je salue l'éternel matin et me courbe sur les mouvements limités de ma main » (*FO*, p. 15).

L'observation du désert de Judée depuis ce jardin ouvre à d'autres réflexions, sur la vie, le partage, la beauté et l'écriture. Cette édition de *Feuilles d'observation* retient surtout des impressions procurées par des lieux de vie (Jérusalem, puis Sidi Bou Saïd) ou de séjours (la Grèce, la Toscane), des moments marquants pour le poète (la mort de Séféris), des lectures

(Proust et Pilinszky<sup>38</sup>), mais, malgré son titre, l'évocation de la médecine n'y est pas primordiale. C'est plutôt une attitude face à la vie, à la recherche des « articulations » entre toutes les composantes du monde, qui s'y dessine, à l'image de sa vie composite, la matinée à l'hôpital de Tunis, la soirée face à la mer, à Sidi Bou Saïd où il éprouve des « moments d'équilibre, d'accord mystérieux entre le faire humain, les mouvements de la terre, du ciel et de la mer<sup>39</sup> ».

[...] chez moi, [...], le poème se présente d'abord sans mots. Mouvements, lumières, couleurs, sons, odeurs, toucher, douleurs, fluidité, ouverture. Une sorte de composition à partir de tous les éléments qu'a retenus, rassemblés, travaillés le corps. Et l'intuition lumineuse qu'il y a là une unité qu'il faut mettre au clair, c'est à cela qu'il faut trouver des mots et une ordonnance, des articulations, des rapports, des densités, des clairières qui « fonctionnent ». Un sens<sup>40</sup>.

Les quatre passages relatifs à la médecine évoquent la chambre du malade, les médecins de l'école d'Hippocrate, l'histoire de la médecine et Gaspar au sortir de l'hôpital. Mais les sons et les couleurs des paysages, la vie minuscule des plantes et des insectes, l'observation des oiseaux, les conversations ordinaires et les gestes humbles des artisans de Patmos tiennent plus de place dans le recueil.

Gaspar s'est beaucoup investi dans l'écriture et la composition de *Feuilles d'observation* mais l'ouvrage n'a pas trouvé immédiatement son public, ce qui explique sans doute pourquoi il n'a pas été réédité bien qu'il soit représentatif de son œuvre. Les quelques textes réintégrés sous le titre « Feuilles d'observation » dans *Égée Judée* de la collection « Poésie /Gallimard » en 1993, sont tous des poèmes, extraits tels quels de la première édition ou versions versifiées de textes précédemment écrits en prose. Gaspar y remplace son ancienne épigraphe par deux textes en prose où il fait un bilan<sup>41</sup> plus désenchanté de sa vie, marquée par sa pratique de chirurgien et par le sentiment de la solitude, des difficultés à surmonter :

J'aurai passé le plus clair de mon temps en ces lieux où se concentre la douleur des hommes. Mes yeux se seront remplis journallement des images de cette décomposition de la forme humaine, de sa défaite inévitable. [...] On se ramasse dans l'amour obstiné de la vie, le désir de guérir – sans cesse déjoué, déçu – qui est aussi désir de se guérir. Sur ce fil tendu il faut pourtant marcher. (*FO*, 1993, p. 153)

Le médecin et le poète restent pourtant toujours attachés à rechercher une étincelle de vie, comme le marcheur en quête d'une lueur dans une nuit « de mâchefer » : « Encore et encore ce combat inégal, la solitude du vaincu, la terre brûlée. » [...] « D'où prendre les forces pour transporter des montagnes qui ne pèsent plus rien ? » (*FO*, 1993, p. 154).

## II. La genèse de *Feuilles d'hôpital* : une longue patience

*Feuilles d'observation*, publié en 1986 et sous une autre forme en 1993, n'a donc montré que parcimonieusement les réflexions de Gaspar sur la médecine. L'ouvrage, important dans son parcours poétique, ne révèle pas non plus la richesse et l'ampleur des livres-carnets qu'il a tenus toute sa vie.

C'est pourquoi sans doute, dans ses correspondances, Gaspar évoque à partir de 1985, parallèlement à sa lecture des *Essais* de Montaigne, ses « volumineux dossiers consacrés à l'expérience médicale » dont il « espère un jour pouvoir tirer quelque chose<sup>42</sup> ». C'est en juillet 1990 qu'il commence à les nommer « Feuilles d'hôpital ». Sur un fichier inédit intitulé « Feuilles d'hôpital I », Gaspar a noté : « C'est le premier texte né – au cours des années 1990 – de l'expérience de ma pratique de médecin et de chirurgien<sup>43</sup> ». C'est aussi le premier aboutissement de vingt ans de notes médicales puisqu'il date de 1970 leur point de départ. Pendant un temps, les deux titres, *Feuilles d'observation* et *Feuilles d'hôpital*, semblent se

chevaucher dans ses archives : en 1988, deux ans après la publication de *Feuilles d'observation*, Gaspar indique ainsi travailler pendant l'été simultanément sur ses poèmes, ses *Feuilles d'observation* et ses traductions de Pilinszky. Il ne cesse de revenir sur ses notes quand il le peut, en envoyant des extraits à des amis – sous le titre « Feuilles d'hôpital » – et envisage leur publication à une période non déterminée, soucieux de continuer encore longtemps à enrichir son texte. Pendant l'été 1991, il reprend ses « Feuilles d'hôpital » toujours en chantier, et d'autres notes « dans un tas de carnets qui [l]'accompagnent partout. [...] L'aboutissement de ce lot – prose et poésie – en gestation, me paraît fort lointain, mais je ne suis pas pressé.<sup>44</sup> »

Le thème central de ce futur essai sera la médecine, mais constamment mise en relation avec un dehors, nature, lectures, rencontres. Et pour ce nouveau volume en gestation, Gaspar revient à la composition hybride de la première version de *Feuilles d'observation*, sans séparer prose et poésie. Dans plusieurs brouillons manuscrits, des paragraphes d'abord écrits en prose se trouvent ensuite retravaillés pour devenir des poèmes versifiés qui s'insèrent dans la réflexion.

Écriture ample qui tour à tour consume et augmente l'intensité de l'espace, la légèreté de l'air. Mouvement imprévu, en cassures et glissades, d'une molécule de feu aérien, dessinant son être [...], son faire confondu à la pleine jouissance de son être, tout à son appétit d'éclore. [inédit]

Ce début d'un long texte en prose figurant dans des brouillons de *Feuilles d'hôpital*, manuscrit écrit à l'encre, puis tapuscrit corrigé au crayon, se retrouvera sous une forme revue et versifiée dans les extraits publiés en 2004 :

Écriture ample, d'un seul trait qui démontre sa source et sa soif –  
se dépliant par d'immenses caresses épousant avec tant de bonheur combes et contreforts du vent,  
ici et là, ces coups de hache, ces cassures brutales sans rompre la ligne continue.  
[...]  
ô certitude de l'être sans reste exprimé dans son faire<sup>45</sup> !

Cette ouverture sur les vols des oiseaux permet au poète de rêver l'espace animé par leurs trajectoires comme autant de calligraphies ou de danses, et au médecin de rapprocher l'énergie de cette circulation vitale, de la respiration humaine et de « l'irrigation de ses tissus ». Il arrive même à Gaspar d'expérimenter le pouvoir du poème dans la deuxième partie de *Feuilles d'hôpital* en plaçant l'une à la suite de l'autre les deux versions d'un même passage, en prose, puis en vers :

Entre le défaut obstiné du nom et du sujet absolus, la parole qu'éveille la silencieuse musique dans les choses, le ruissellement ininterrompu sous la peau vieillie des années sur la terre, qu'as-tu vu et entendu ? – Une herbe se balancer, une eau courante se courber sur la pierre, le chant d'un oiseau, les cris de joie, de douleur des corps.

La réponse versifiée retient les mêmes fugitifs éclats de vie mais le rythme des vers rend peut-être plus visible un trajet humain tourné vers le sensible :

Entre le défaut obstiné du sujet et du nom absolus,  
la parole qu'éveille la silencieuse musique dans les choses,  
le ruissellement ininterrompu sous la peau vieillie des années  
sur la terre qu'as-tu vu, et entendu ?  
– Une herbe se balancer, une eau se courber sur les pierres,  
le chant d'un oiseau, les cris de joie, de douleur des corps.

## **1/ L'œuvre en chantier : lectures nourricières et réécritures**

L'écriture ne se fonde pas seulement sur son expérience mais sur une volumineuse



documentation et de nombreuses lectures, parcourant les siècles et les continents. Gaspar disposait durant ses séjours d'été à Domazan, dans la propriété du Gard léguée à sa femme Jacqueline par son père, René-Albert Gutmann, grand médecin érudit, de son extraordinaire bibliothèque<sup>46</sup> en plusieurs langues qui couvrait aussi bien l'Antiquité que la modernité, les champs de la médecine et de la littérature. C'est là aussi que Gaspar avait fait transporter ses livres rescapés de Jérusalem.

Ces mois de vacances loin de l'hôpital sont l'occasion de relectures et de découvertes, autant de « lectures-promenades » comme il les nomme. Ainsi durant l'été 1990, il relit *Du côté de chez Swann* avec le sentiment de redécouvrir le texte, des nouvelles de Tchekhov, quelques chapitres de Buffon, Hérodote, Érasme et surtout Montaigne. La version de « Feuilles d'hôpital » datée de janvier 1994<sup>47</sup> comporte d'ailleurs un bien plus grand nombre de citations des *Essais* que celle de 1998 où certaines ont été remplacées par des citations d'écrivains contemporains. Gaspar mentionne aussi sa découverte de Romain Rolland faite « en furetant » dans la bibliothèque damazanaise de René-A. Gutmann : « trois volumes [dans l'édition originale de 1929] sur la renaissance de l'hindouisme au XIX<sup>e</sup> siècle, ce renouveau spirituel digne des plus hautes époques, fondé par deux êtres d'exception : Ramakrishna et Vivekananda, son élève<sup>48</sup> », ce qui ne l'empêche pas, ce même été 1990, de relire aussi des auteurs du corpus hippocratique. Donald Winnicott<sup>49</sup> est souvent mentionné parmi ses lectures pour l'importance qu'il accorde au *care* à une époque qui tend à le négliger, mais aussi Etty Hillesum : « Je lis et relis toujours avec autant d'émotion Etty Hillesum<sup>50</sup> ». Lectures qui, pour beaucoup, évoquent soit la maladie, soit une indéfectible reconnaissance envers la vie.

Les archives privées de Gaspar, non classées à ce jour, non cataloguées, révèlent un colossal travail d'écriture, de notes, de réécritures, en format papier et électronique, soit dans des cahiers, soit dans des chemises cartonnées<sup>51</sup>, ou encore imprimées depuis des fichiers électroniques. Il est difficile d'avoir une vue précise des évolutions du texte global mais on peut distinguer une première période d'écriture<sup>52</sup> datée de 1990, qui se poursuit jusqu'à la fin 1992 pour aboutir à la première partie de *Feuilles d'hôpital* : « voici pour la période de Noël cette première partie des *Feuilles d'hôpital* dans sa énième version<sup>53</sup> », écrit-il à G. Maes.

Des extraits, publiés sous le titre « L'énormité de la tâche », paraissent pour la première fois dans *La Nouvelle Revue française* en juin 1993<sup>54</sup>. Cet ensemble s'ouvre sur la conviction que soigner les malades est aussi une façon de se soigner soi-même ; c'est apprendre sur soi, sur sa fragilité et son comportement face à la détresse ou à la mort.

À la suite de cette publication en revue, Gaspar est sollicité par le psychanalyste Jean-Bertrand Pontalis qui lui demande d'écrire un texte pour sa collection « L'un et l'autre » dont il est le directeur chez Gallimard. L'écriture des « Feuilles d'hôpital » se poursuit donc avec ce nouvel objectif. En novembre 1993, Gaspar écrit à G. Maes : « Quand mes forces me le permettent je travaille alternativement sur les *Carnets de Jérusalem* et les *Feuilles d'hôpital* dont la mise au point m'apparaît terriblement difficile. Et l'avancée se fait "à petit pas" ». En janvier 1994, il lui envoie la deuxième partie de son essai. Deux mois plus tard, il lui précise :

2 mars 1994 tard dans la nuit : J'ai pu reprendre mon travail sur mes « Feuilles d'hôpital », dont il me reste un gros paquet non encore exploité. Il faut dire que mes carnets sont souvent à peine lisibles. Des choses notées debout, en griffonnant. Ma vie est quelque part un *patchwork* d'instantanés privilégiés.

À la fin de 1994, un tapuscrit est remis par Gaspar à Pontalis – qui n'est pas convaincu. Gaspar retravaille alors son texte de juillet à décembre 1995 mais en janvier 1996, le verdict de l'éditeur sur la dernière version reçue est définitif : « Je regrette, l'ensemble ne correspond pas à l'esprit de la collection *L'un et l'autre*<sup>55</sup> ».

De fait, la forme composite choisie par Gaspar entrait difficilement dans un cadre pré-établi. Ainsi, pour lui, les poèmes<sup>56</sup> insérés dans l'ouvrage – que Pontalis lui avait demandé de

supprimer – en faisaient intrinsèquement partie. Par ailleurs, Pontalis a été déçu que le chirurgien ne fasse pas apparaître le moment de l'opération<sup>57</sup> et se fonde dans le terme plus général de médecin, volontairement choisi par Gaspar – qui se refuse à séparer le corps de la psyché. Lui qui consacre plusieurs pages à l'histoire de la chirurgie, s'accorde avec cette citation de Montaigne qu'il fait sienne et recopie dans *Feuilles d'hôpital, I* :

[...] je leur dirai volontiers que le fruit de l'expérience d'un chirurgien n'est pas l'histoire de ses pratiques, et se souvenir qu'il a guéri quatre empestés et trois goutteux, s'il ne sait de cet usage tirer de quoi former son jugement, et ne nous sait faire sentir qu'il en soit devenu plus sage à l'usage de son art<sup>58</sup>.

En effet, c'est justement ce cloisonnement corps-esprit qu'il déplore chez nombre de ses confrères médecins. Sa propre démarche, philosophique, poétique et clinique réside, elle, dans le principe de continuité entre tous les éléments du vivant qui le mène à une prise en compte globale du patient – qui n'est pas réduit à sa pathologie mais compris dans son environnement sensible et culturel : une philosophie du soin qui requiert de plus en plus les médecins d'aujourd'hui<sup>59</sup>, où l'accompagnement par la parole, de la part du chirurgien, de son geste chirurgical, est perçu comme apte à contribuer à la guérison de son patient.

## 2/ La « bigarrure » revendiquée

Si Gaspar est déçu par le jugement de Pontalis, il n'a cependant pas l'intention de convertir son texte hybride, qui croise réflexions philosophiques et scientifiques, poèmes et histoire de la médecine, récits personnels et citations d'écrivains, en un essai « classique » sur ses rapports à son métier : « À mes yeux les répétitions, les reprises (parfois obsessionnelles) de tel ou tel thème de réflexion font partie du genre. Cela dit, je ne suis pas opposé à des éliminations, à un allègement, mais je n'ai pas envie d'y introduire des préoccupations *a posteriori*<sup>60</sup>. »

On peut rapprocher ces choix de poétique de ceux de Montaigne revendiquant dans ses *Essais* une « marqueterie mal jointe<sup>61</sup> », un désordre lié à la vie elle-même, une « allure poétique, à sauts et à gambades », plutôt qu'un traité didactique et rhétorique :

- J'ayme l'alleure poétique, à sauts et à gambades. C'est une art, comme dit Platon, legere, volage, demoniacle. Il est des ouvrages en Plutarque, où il oublie son theme, où le propos de son argument ne se trouve que par incident, tout estouffé en matiere estrangere. [...] C'est l'indiligent lecteur, qui perd mon subject ; non pas moy. Il s'en trouvera tousjours en un coing quelque mot, qui ne laisse pas d'estre bastant, quoy qu'il soit serré. Je vais au change, indiscrettement et tumultuairement. Mon stile, et mon esprit, vont vagabondant de mesmes<sup>62</sup>.

- Ce « fagotage de tant de diverses pieces [...] s'est basty à diverses poses et intervalles, comme les occasions me detiennent ailleurs par fois plusieurs moys.<sup>63</sup> »

Comme Montaigne avant lui, Gaspar revendique la polyphonie de son texte, sa « bigarrure » formelle, par laquelle il mène sa réflexion en la confrontant à d'autres voix aux prises avec la maladie. Les citations d'œuvres littéraires ou les témoignages de malades l'interrogent ou confortent sa pensée ; et c'est par cette pratique du dialogue, éloignée de tout *a priori*, que Gaspar construit et ne cesse d'affiner son jugement sur ce que doit être un bon médecin, et qu'il élabore une pensée et une pratique non dogmatiques, où se retrouve sa perception de « l'entretissage » des éléments vivants : « En partant de la note, je cherche une source, je cherche à saisir des éléments, des rapports, des liens, des articulations<sup>64</sup>. »

Par ailleurs, il juge très important d'insister sur la relation médecin-malade :

Le médecin qui a lutté pendant des semaines ou des mois aux côtés de son malade en détresse,

peut éprouver le sentiment d'avoir touché, donné la main à la nudité extrême de la vie qui se montre dans la fragile composition d'un individu. (FH, I)

Gaspar continue donc à enrichir son texte, à supprimer, déplacer, ajouter et à travailler sur sa composition. Un travail qu'il juge ardu. À partir de ce moment, les révisions du texte se succèdent et donnent lieu à des envois partiels à G. Maes, malgré quelques ennuis techniques. Le 25 janvier 1998 : « Mercredi dans la nuit en travaillant sur une nouvelle version des *Feuilles d'hôpital* que je voulais envoyer avant notre départ à un chercheur, professeur<sup>65</sup> à Boston, mon ordinateur a rendu son âme appelée disque dur. » L'ordinateur qu'utilise désormais Gaspar contribue à la prolifération des fichiers Word et à d'innombrables « nouvelles » versions. Le 6 avril 1998 : « Je suis arrivé, tout de même à boucler la 46<sup>e</sup> version des *Feuilles d'hôpital* en dépit d'un nouveau moment de délire de mon fidèle serviteur taïwanais... ». En fait, chaque impression, avec des variantes mineures, devient nouvelle version.

Mais le texte complet en trois parties<sup>66</sup> – qui a été beaucoup retravaillé depuis 1993 – est achevé en 1998. Dans la troisième partie de cette version, Gaspar a intégré la remarque de Pontalis (sans citer son nom) afin d'y répondre longuement : si le chirurgien est « d'abord un médecin », dit-il, il reconnaît que ce « n'est pas un médecin comme les autres » car il pénètre à l'intérieur du corps. Mais alors que le profane éprouve une répulsion instinctive (ou un recul) à l'idée d'être confronté au sang ou aux odeurs du corps humain, Gaspar confie son admiration devant la machinerie complexe que le chirurgien découvre en opérant : « je trouve très beaux nos intérieurs ! » ; et, tout habité par le « désir de réparer », il souligne la « douceur » et la beauté du geste chirurgical, geste qu'il compare à celui des maîtres artisans ou à celui d'un artiste. Il tient cependant à redire que « la chirurgie, comme la plupart des disciplines médicales, commence et se termine au lit du malade. » (FH, III)

Par ailleurs, dans les archives de Gaspar, un ensemble de pages intitulé « Poèmes retirés de *Feuilles d'hôpital* », dans leur version de novembre 1998, porte comme sous-titre « Poèmes de la souffrance de la mort / Poèmes de la nuit, de la lumière et de la mort ». Certains de ces poèmes – tous versifiés – sont restés inédits mais quelques-uns ont retrouvé une place dans *Feuilles d'hôpital*, notamment dans les extraits publiés en 2004 par les éditions Le temps qu'il fait, ce qui montre que Gaspar les juge indispensables dans son essai ; d'autres ont été revus et publiés ailleurs<sup>67</sup>. Ainsi, ces quelques vers, venus d'un long poème retiré de *Feuilles d'hôpital*, qu'il publiera sous le titre « Prélude et fugue » :

Dans l'os, le métal, le rocher, la soudaine évidence de fragilité.

Là où l'indifférence semblait la plus rigoureuse, le chant découvre une ferveur –  
en toute chose l'étendue respire.

Et ce chant un instant qui me porte, me ravit au sens fort, et m'ouvre à une difficulté sans nom<sup>68</sup>.

### III. La « philosophie » de *Feuilles d'hôpital*

Bien que divisé en trois parties, l'ouvrage suit la même trame générale, l'évolution étant plus chronologique que thématique. « Singularité radicale de chaque malade, de chaque souffrance » : cet énoncé placé à l'ouverture de la deuxième partie de *Feuilles d'hôpital*, pourrait servir de sous-titre à l'ensemble du livre.

La question de la douleur et de son traitement est en effet au cœur de *Feuilles d'hôpital* : Gaspar y rapporte des cas qui l'ont choqué, observe les lacunes et s'interroge sur les moyens d'améliorer la prise en charge de la souffrance. Il a pu constater au cours de sa propre expérience clinique, mais aussi lors de visites à des proches hospitalisés en France, le mépris trop fréquent des médecins face à la souffrance des patients. Dans *Feuilles d'hôpital*, presque toutes ces expériences sont filtrées, les références ont disparu, et le médecin-poète les relie à ses lectures afin d'en chercher des leçons pour lui-même, dans une visée philosophique et pratique. Il fait

cependant entendre à plusieurs reprises la voix de son ami Georges Perros, opéré à l'hôpital Laënnec de Paris pour un cancer du larynx (dont il mourra en 1978), qui témoigne de façon percutante de la déshumanisation dont est souvent victime le patient sur son lit d'hôpital :

Aucune parole d'homme à homme. Vous n'êtes plus un homme. Un « semblable ». Mais sous le coup d'un décret qui vous a retiré votre identité, comme si des douaniers vous avaient dépouillé de tout papier. [...] nous ne sommes plus récupérables. Ce qu'on est, a été, sera – espérons ! – tout le monde s'en fout<sup>69</sup>.

Gaspar s'appuie aussi sur ses lectures, celles d'écrivains qui ont su parler de leurs maladies et de leur souffrance, Montaigne et Proust surtout, et celles de soignants, comme le psychanalyste Donald W. Winnicott ou la grande spécialiste de la parole aux mourants, la psychiatre Elisabeth Kübler-Ross<sup>70</sup>. Expériences et lectures, autant de leçons qui façonneront sa pratique et son enseignement à l'hôpital Charles Nicolle de Tunis, où il cherchera à mettre en place des moyens pour mieux soulager la douleur à partir d'une plus grande attention au malade : écouter sa parole, comprendre ce qu'il ressent, d'où il vient...

Peut-on compatir, demandez-vous. Je tourne et retourne ce « problème » existentiel dans tous les sens dans mes papiers. Et l'expérience m'a prouvé tant et plus la valeur, l'aide que constitue l'attention véritable<sup>71</sup>.

Ne pas séparer l'homme de son environnement, ne pas séparer le corps de la psyché, ne pas négliger le *care* dans le chemin vers la guérison, constituent les lignes de forces de la pratique et de la pensée du médecin-poète.

S'il revient sur l'histoire et les diverses avancées de la médecine pour lutter contre la souffrance, c'est sur les relations singulières qu'il se focalise, du médecin au patient, du patient à sa douleur, justifiant la prise en compte par le chirurgien de la spécificité de chaque malade dans son ressenti, très variable, de la douleur :

Nos rapports avec la souffrance, qu'il s'agisse de nous-mêmes ou des autres, n'en finiront jamais de nous surprendre ; leur caractère variable à l'extrême, est lié à la richesse, à la complexité de la nature humaine biologique et psychique (j'entends, de l'utilisation que nous faisons de notre cerveau), aux conditions socio-culturelles qui déterminent pour une part importante son déploiement. (FH, I)

Il salue les avancées technologiques qui aident considérablement le chirurgien mais n'oublie jamais de signaler que les outils ne dispensent pas d'une compréhension humaine de ce que ressent le malade :

[Un service de soins intensifs de chirurgie,] c'est un laboratoire de détresse, équipé de toutes sortes de machines électroniques qui affichent des chiffres et des courbes, dans l'ensemble silencieuses, une alarme de temps à autre mise à part, et le soupir discret, mystérieux des appareils qui aident à respirer. [...] Et certes, les « pilotes » de ce « laboratoire » peuvent faire très consciencieusement leur travail en sachant lire signes et signaux objectifs et en parant ainsi aux situations périlleuses, mais rien, hors l'écoute et le regard humains ne peut mesurer l'angoisse, le sentiment de dérégulation de ces malades quand ils sont conscients. (FH, II)

Lectures et interrogations (« Qu'est-ce qu'un bon médecin ? », « Qu'est-ce que la guérison ? », « De quoi est fait ce que nous appelons "le désir de vivre" ?<sup>72</sup> ») jalonnent le livre et mènent l'auteur à proposer un *ethos* fondé sur l'attention à la psyché autant qu'au corps du malade, sur l'empathie, sur la reconnaissance envers la vie : « Accueil de la vie, sous toutes ses formes. La plus minuscule, la plus fragile est encore une offrande à saluer » (FH, III). Dans sa pensée, les visages des patients qu'il a soignés entrent en dialogue avec le monde sensible extérieur à l'hôpital. Sons, parfums, lumières... Le texte saisit les parfums du printemps quand « [l]a brise du petit matin [...] accroche en passant l'odeur des genêts, soulève brièvement le rideau » (FH,

II) ou les rires des jeunes filles entendus brièvement depuis la salle de réanimation, et établit des correspondances entre le bruit régulier des machines et celui des vagues. Ainsi une nuit quand le chirurgien veille un malade : « Le ressac régulier qui pousse le piston de la machine dans les valves et les tubulures, m'endort. Grève déserte où il ne reste de la mer, de l'étendue, que le bruit du vent » (FH, II). Le poète-médecin efface les séparations, attentif à toute vie, respiration du malade ou lever de soleil, deux tracés de lumière.

Dans son « Carnet mauve », il avait noté : « Le plus grand don de notre apprentissage est de pouvoir arriver jusqu'au terme sans renier la vie. Sans la maudire, la noircir<sup>73</sup>. »

La souffrance du médecin n'est pas absente de son livre et Gaspar, responsable du service des soins intensifs de chirurgie à l'hôpital Charles Nicolle, la mentionne à plusieurs reprises :

- ... par des nuits inclementes où la tension accumulée d'une journée de défaite, quelque fièvre ou douleur (les médecins ne sont pas à l'abri de la maladie) éloignent le sommeil, il m'arrive d'être accablé, déchiré, comme si ma mémoire avait la tâche imprescriptible de porter jusqu'au bout la détresse de tous ceux qu'il ne m'a pas été donné de rendre à la vie. (FH, I)

- Chaque fois que j'échoue dans ma tâche de rajuster les mouvements d'une vie particulière, c'est un ami que je perds. (FH, I)

L'ouvrage collectif américain<sup>74</sup> où il publie en 2003 des extraits de *Feuilles d'hôpital* retrace justement les effets de la souffrance des patients sur les médecins et les infirmières, et montre comment ils parviennent à préserver leur propre humanité. Car la mémoire d'un chirurgien n'est pas une mémoire ordinaire, écrit Gaspar, qui voit la nuit « défiler devant [lui] les visages de certains de [ses] malades, de leur histoire à péripéties au dénouement dramatique ou heureux » (FH, I).

Pour Gaspar, la poésie est sans doute le seul langage qui peut saisir la personne humaine dans sa totalité, faire vibrer ses souffrances et toutes ses sensations en interaction avec le monde naturel :

Jardins minuscules dans les rochers où respire la mer. Dans l'apparent désordre, je crois saisir des rapports de croissances, de rassemblements et de dispersions. Constellations de colonies vertes, jaunes, ocre, noires et grises, ponctuées de patelles et de troques. L'ensemble tour à tour condensé, éclaté, divisé dans les courbures conjointes de l'eau et de la lumière. (FH, II)

La poésie « est le langage de la vie ; elle innerve tous les langages de l'homme, les irrigue et les bouleverse quand ils s'installent dans la sécurité des systèmes et des dogmes. Langage d'intensité et de crise, discours d'insécurité, de doute où jaillit la certitude instantanée, menacée du vivant.<sup>75</sup> » Indifférent aux enjeux économiques du monde moderne, attentif avant tout à saisir les relations, le regard du poète donne au médecin la capacité de replacer son malade dans un environnement plus large, de mieux le comprendre.

Ainsi, dans un poème en prose retiré et réintégré dans *Feuilles d'hôpital*, puis repris ultérieurement dans une version resserrée et versifiée dans *Patmos*, le spectacle du ballet des oiseaux, perçu comme une écriture dans l'espace, est ensuite compris par le poète-chirurgien comme une leçon de vie : l'évidence de « ce qui est à chaque instant » mène à une morale pour soi et pour l'autre, comme dans les pensées de Marc Aurèle, morale fondée sur une forme de stoïcisme, acceptation et célébration de tout ce qui lui est offert sur terre :

Sois tolérant pour tes failles et faiblesses ; regarde tout ce qui t'est donné de vrai et de réel ! Sois patient dans l'épaisseur, et ne ménage pas ta joie dans les fenêtres du sang nocturne, dans les fougères de la respiration. Sois bon pour l'essoufflement des vieux jours, pour ces craquements et douleurs de tant de mouvements du corps, accueille de bon cœur le silence dans les mots qui s'accroît. (FH, II, 1998)

Sois tolérant pour tes failles et faiblesses,

accueille le silence dans les mots qui s'accroît  
tout comme le dépouillement des vieux jours,  
rappelle-toi ce que tu as perçu d'invisible au désert<sup>76</sup> – (*Patmos*)

\*

La correspondance de Gaspar et les prépublications d'extraits qu'il a pu faire dans des revues témoignent qu'il a toujours souhaité publier cet ensemble de notes sur lesquelles il a travaillé pendant plusieurs décennies<sup>77</sup>, afin qu'elles retrouvent un jour « le fleuve de la vie » ; notes perçues comme autant de « particules de vie puisées dans le fleuve et recomposées selon nos "lois", pour nous "clarifier" ou produire simplement des branches et cherchant le soleil, il faut un jour les lui restituer<sup>78</sup>. » Au cours des années 2000, Gaspar relit encore son texte en vue d'y ajouter des éléments issus de ses lectures dans le domaine des neurosciences<sup>79</sup>. Mais à cause de sa maladie neurodégénérative dont les premiers signes apparaissent à ce moment, on peut considérer que la version définitive qu'il a pu contrôler entièrement lui-même date de 1998.

Pourtant, jusqu'à la fin de sa vie, même très diminué, Gaspar a écrit quelques lignes, puis quelques mots, d'abord sur des fichiers électroniques, puis seulement sur les grands carnets dont il a toujours eu l'habitude. Conscient très tôt de la disparition de sa mémoire, il cherche à recopier ce que sa mémoire efface : définitions ou biographies d'écrivains aimés sont ainsi transcrites dans des fichiers de son ordinateur.

La mémoire s'arrime désormais au passé lointain et, chez ce poète très érudit, la souffrance engendrée par la perte de ses facultés mnésiques s'exprime en des vers poignants :

J'ai froid dans mon cerveau  
et ramasse un tas de pensées sombres  
pour allumer un feu –  
[...] (*Derrière le dos de Dieu*<sup>80</sup>)

Je bricole dans l'incurable  
J'apprends à être sans projet  
dénudé d'ambition  
j'oublie le passé  
et me concentre sur l'instant  
dénudé de connaissances  
et riche de sensations  
[...] (*Derrière le dos de Dieu*<sup>81</sup>)

C'est pourquoi Jacqueline Gaspar, qui n'a cessé d'accompagner le travail littéraire de son époux, relisant et corrigeant ses textes, participant à ses traductions, a tenu à poursuivre l'aventure de *Feuilles d'hôpital* en commençant à réunir les tapuscrits et en sollicitant des universitaires afin d'en faciliter la publication.

L'ouvrage publié conjointement à Genève (éd. Héros-limite) et à Lausanne (éd. BHMS) qui permet de lire aujourd'hui l'essai dans son entier vient donc combler son vœu. Après la pandémie récente du Covid et le désarroi mondial face à la maladie, la philosophie humaniste qui innerve *Feuilles d'hôpital* apparaît particulièrement nécessaire et propre à stimuler la réflexion des soignants et des patients, qu'ils soient ou non lecteurs de poésie.

(Texte achevé en juillet 2020 ; revu en octobre 2022 ; relu en décembre 2023)

**Danièle LECLAIR**

Maître de conférences de littérature française (Paris)  
Associée à l'UMR Thalim – CNRS/ université Sorbonne nouvelle

## Remerciements

À Jacqueline Gaspar pour sa générosité et la confiance qu'elle m'a accordée en me communiquant les fichiers et les dossiers des différents états de « Feuilles d'hôpital » et pour les éclairages qu'elle a apportés sur cette œuvre lors de nos conversations,

À Gabriël Maes pour le prêt de sa correspondance avec Lorand Gaspar,

À Catherine Fotiadi et Olivier Belin pour leur relecture attentive,

À Maha Ben Abdeladhim pour ses témoignages tunisiens,

Et bien sûr, à Patricia Gaspar et Stéphane Gaspar qui ont autorisé les citations d'inédits de leur père.

Je remercie aussi l'éditeur, M. Berset, pour avoir autorisé la mise en ligne des passages de cet article publiés dans l'introduction du livre de Lorand Gaspar, *Feuilles d'hôpital*, Genève, Héros-Limite, 2024 (p. 11 à 24).

\*

---

<sup>1</sup> *Feuilles d'hôpital* est publié en janvier 2024 aux éditions Héros-Limite (Genève) et BHMS (Lausanne). Éd. coordonnée et préfacée par Danièle Leclair. Établissement du texte et notes : Danièle Leclair, Thomas Augais, Julien Knebusch. Des extraits de cet article ont été utilisés en préface du livre.

<sup>2</sup> Ce récit sera repris sous une autre forme dans *Judée*, dépouillé des éléments personnels : absence de « je », de mention de lieu et de date, et sans sa conclusion ; voir *Égée Judée*, Paris, Gallimard, « coll. Poésie », 1993, p. 108-109.

<sup>3</sup> Ensuite abrégé en FH.

<sup>4</sup> Il arrive au moment de la construction du nouvel hôpital des sœurs de Saint-Joseph dans la partie arabe de la ville ; il en suit la construction et participe à sa mise en marche (voir Maxime Del Fiol, *Lorand Gaspar. Approches de l'immanence*, Paris, Hermann, 2013, p. 538-539 et 544).

<sup>5</sup> Gaspar fait le récit détaillé de cette attaque à laquelle il assiste, réfugié dans sa salle de bains avec sa femme et leurs trois enfants, dans *Carnets de Jérusalem*, Cognac, Le temps qu'il fait, p. 81-84.

<sup>6</sup> Gaspar, *Égée Judée*, *op. cit.*, p. 87.

<sup>7</sup> Voir Jean-Baptiste Bernard : « L'humanisme à l'épreuve : l'œuvre de Lorand Gaspar et le conflit israélo-palestinien » in revue *Chameaux*, Laval (Canada) : [<http://revuechameaux.org/numeros/guerre-et-terrorisme>], dernière consultation le 12 juillet 2020.

<sup>8</sup> Voir M. del Fiol, *op.cit.*, p. 518 et 539.

<sup>9</sup> Je remercie Maha Ben Abdelhadim pour les informations qu'elle m'a communiquées sur la vie de Gaspar à Sidi Bou Saïd, ses relations avec le personnel du CHU et les poètes tunisiens, et pour les sources tunisiennes citées plus loin. Elle avait évoqué sa maison dans « La maison du poète : Lorand Gaspar à Tunis », in *Qantara*, Institut du Monde arabe de Paris, hiver 2005-2006.

<sup>10</sup> Gaspar, lettre à G. Maes, de Sidi Bou Saïd, 21 avril 1987. – Cette lettre et les suivantes sont toutes inédites et adressées à Gabriël Maes, professeur agrégé de lettres classiques dans un lycée de Belgique flamande, avec qui Gaspar a correspondu pendant trente ans (1980-2010) ; cette correspondance, exceptionnelle par sa durée, son ampleur et sa richesse, permet de suivre pas à pas le cheminement de l'écriture de Gaspar et notamment l'élaboration difficile de *Feuilles d'hôpital*. Cette correspondance est maintenant déposée à l'IMEC (Caen).

<sup>11</sup> Voir Gaspar : « Petite biographie portative », in *Lorand Gaspar. Transhumance et connaissance* (textes réunis par Madeleine Renouard), Paris, Jean-Michel Place, 1995, p. 16.

<sup>12</sup> Francis Daniels Moore (1913-2001) : précurseur dans le domaine de la chirurgie, réussissant la première greffe de rein au monde, il est l'auteur d'un rapport célèbre sur les services chirurgicaux des États-Unis. Il s'est en outre particulièrement impliqué dans la prise en charge *peri* et *post* opératoire, développant toute une réflexion sur le métabolisme chirurgical afin d'améliorer la nutrition et les soins des patients opérés.

<sup>13</sup> Gaspar, lettre à G. Maes, 21 avril 1987.

<sup>14</sup> Pr Mohamed Salah Ben Ammar : « Professeur Mohamed Tahar Khalfallah : un grand chirurgien vient de nous quitter » in *Leaders.com.tn*, 31 mai 2020.

<sup>15</sup> Sur la lecture de Spinoza par Gaspar, voir M. del Fiol, *Lorand Gaspar. Approches de l'immanence, op. cit.* et « Le rôle fondateur du dialogue avec Philippe Rebeyrol dans la découverte et l'apprentissage par Lorand Gaspar de la philosophie de Spinoza » in *Lorand Gaspar, archives et genèse de l'œuvre* (co-direction Anne Gourio et Danièle Leclair), Paris, Classiques Garnier, 2017, p. 205-230.

<sup>16</sup> Dr Chadli Dziri : « Il y a un an, Lorand Gaspar nous quittait » in *Leaders.com.tn*, 30 septembre 2020.

<sup>17</sup> Gaspar, lettre à G. Maes, 19 juillet 1987.

<sup>18</sup> Gaspar, lettre à G. Maes, 21 avril 1987.

<sup>19</sup> Gaspar, lettre à G. Maes, 27 novembre 1991.

<sup>20</sup> Gaspar a varié sur cette date en fonction de ses interlocuteurs et a parfois indiqué qu'il avait travaillé presque trente ans au CHU Charles Nicolle. On peut supposer que tant qu'il a continué à se rendre aux réunions médicales à l'hôpital, il ne se considérait pas vraiment en retraite. Jacqueline Gaspar, sa seconde femme, a, elle, pris sa retraite de l'hôpital en 1987 mais en gardant son cabinet privé de radiologie à Tunis.

<sup>21</sup> Gaspar, lettre du 10 août 1997, adressée depuis Gammarth à Gabriël Maes.

<sup>22</sup> « Respiration de flûte dans le poids du calcaire », entretien de Lorand Gaspar avec Laurent Margantin réalisé en 2003 : [[https://remue.net/revue/TXT0310\\_MargGasp.html](https://remue.net/revue/TXT0310_MargGasp.html)], dernière consultation 2 juillet 2020.

<sup>23</sup> Dans le cahier 1991-1992.

<sup>24</sup> Voir A. Gourio et D. Leclair, *Lorand Gaspar, archives et genèse de l'œuvre*, op.cit.

<sup>25</sup> A. Gourio : « [...] avec Lorand Gaspar la genèse n'est pas un départ aussitôt quitté. Continue, ininterrompue, elle est un mouvement de relance et de reprise, une ligne ondulatoire et involutive, un trajet inachevé. », in *Lorand Gaspar, archives et genèse de l'œuvre*, op. cit., p. 10.

<sup>26</sup> « Entretien avec Claude Debon », in *Lorand Gaspar et la langue*, L. Bougault et J. Wulf (éd.), Styl-m, 2011, p. 222.

<sup>27</sup> Plusieurs séries d'extraits sont parues : la première en France, sous le titre : *L'Énormité de la tâche* dans *La Nouvelle Revue française* n° 485, juin 1993, p. 7-28. Puis, par les soins de l'Institut de philosophie de l'Académie des sciences de Prague, « Feuilles d'hôpital » in *Mezi rãdky / Entre les lignes*, Prague, Filosofia, 1999, p. 349-374. Puis en anglais sous le titre : « Hospital Notes », trad. en anglais par Madaia Thompson et Herbert Mason, dans le collectif *Critical Moments. Doctor and Nurse Narratives and Reflections*, Bloomington (Indiana, USA), ed. Jeanine Young-Mason, 2003, p. 155-200. Puis dans le collectif *Lorand Gaspar* (Daniel Lançon dir.), Cahier 16, éd. Le temps qu'il fait, 2004, p. 121-142 et dans le n° 918 d'*Europe* consacré à Lorand Gaspar (Madeleine Renouard dir.) en octobre 2005, p. 52-59.

<sup>28</sup> « Chemin de vie et de pensée », entretien de 1995 entre L. Gaspar et M. Renouard, Paris, *Europe* n° 918, op. cit., p. 7-34.

<sup>29</sup> Voir D. Leclair, « Le ballet des mains chez Lorand Gaspar : danse, dessin et chirurgie », in *Le Geste chirurgical* (T. Augais et J. Knebusch dir.), Chêne-Bourg (Suisse), Georg, 2020, p. 137-161.

<sup>30</sup> Gaspar, lettre à G. Maes, 14 février 1984.

<sup>31</sup> Georges Séféris, *Ημερολόγιο Καταστροφώματος I, II, III*, Athènes, 1940, 1944, 1955 ; en français, *Journal de bord I, II, III*, ne rassemble que des poèmes.

<sup>32</sup> De Séféris, Gaspar a traduit deux des *Trois poèmes secrets*, *Τρία κρυφά ποιήματα* (édition bilingue), Paris, Mercure de France, 1970, la conférence de Séféris, « Un Grec, Makriyannis », et des extraits de son *Journal*, pour la revue *Alif* n°2 (Tunis, juin 1972), puis de plus larges extraits du *Journal (1945-1951)* pour le Mercure de France, 1973.

<sup>33</sup> Il est pour le moment impossible d'avoir une vue complète de la genèse de ce recueil. Mais un des premiers ensembles (dactylographié sur papier de format A4) portant ce titre est accompagné de la mention manuscrite de Gaspar : « saisie originale. Feuilles d'observation 1972-1973 ». Archives privées.

<sup>34</sup> *NRF*, n° 363, 1983, p. 170-177 et n° 369, 1983, p. 169-171.

<sup>35</sup> En 1997, *Arabie heureuse et autres journaux de voyage* (Deyrolle) réunira cinq textes publiés dans *la NRF*, entre 1973 et 1991, et un sixième, daté de 1995.

<sup>36</sup> Gaspar, lettre à G. Maes, 1<sup>er</sup> décembre 1983, depuis Sidi Bou Saïd.

<sup>37</sup> Gaspar, *Feuilles d'observation*, Gallimard, 1986 (abrégé ensuite en *FO* dans cette présentation).

<sup>38</sup> Gaspar découvre l'œuvre de Janos Pilinszky (1921-1981) en 1973 et commence à la traduire en 1977. Il ne cessera de s'y consacrer pendant plus de 25 ans, traduisant en collaboration avec sa femme, poèmes (*Poèmes choisis*, Gallimard, 1982), proses, théâtre, récit et journal ; voir la liste de ses traductions in *Lorand Gaspar* (dir. D. Lançon), op. cit. p. 387-393.

<sup>39</sup> Gaspar, « Quitter Sidi Bou Saïd » in *Arabie heureuse*, op. cit., p. 147.

<sup>40</sup> « Feuilles d'observation. Carnet vert » (juin 1989 – juin 1990), cahier manuscrit inédit (archives privées).

<sup>41</sup> Au moment de la parution du livre, Gaspar est en retraite.

<sup>42</sup> Gaspar, lettre à G. Maes, 22 juillet 1985.

<sup>43</sup> Archives privées.

<sup>44</sup> Gaspar, lettre à G. Maes, 25 août 1991.

<sup>45</sup> In *Lorand Gaspar* (D. Lançon dir.), op. cit., p. 132.

<sup>46</sup> Gaspar en souligne fréquemment la richesse. – L'autre partie de cette bibliothèque se trouvait à Paris, dans l'appartement où il vivait avec sa femme Jacqueline. Voir Danièle Leclair, « La bibliothèque de René-Albert Gutmann » in revue *Histoires littéraires*, vol. XVIII, n° 72, Jean-Paul Goujon, Muriel Louâpre et Michel Piessens (dir.), Paris, décembre 2017, p. 57 à 81.

<sup>47</sup> Archives privées.

<sup>48</sup> Gaspar, lettre à G. Maes, 16 septembre 1990.

<sup>49</sup> Donald Woods Winnicott (1896-1971), pédiatre et psychanalyste anglais ; Gaspar a découvert son œuvre dans les années 1970 et n'a jamais cessé de le relire ensuite.



<sup>50</sup> Gaspar, lettre à G. Maes, 28 novembre 1993. – Etty Hillesum, juive néerlandaise, morte à Auschwitz à 29 ans, est l’auteur d’un journal intime tenu de 1941 à 1943 : Etty Hillesum, *Une vie bouleversée : Journal 1941-1943* [« Het verstoorde leven »] (trad. Philippe Noble), Paris, Seuil, 1985.

<sup>51</sup> Archives privées consultées en 2015-2016 à Paris, chez Jacqueline et Lorand Gaspar.

<sup>52</sup> Olivier Belin et Anne Gourio ont étudié la poétique de *Feuilles d’hôpital* à partir de plusieurs dossiers primitifs du texte à l’IMEC (Caen) : O. Belin, « La poésie en feuilles de Lorand Gaspar : autour de *Feuilles d’hôpital* » in *Lorand Gaspar, archives et genèse de l’œuvre, op. cit.*, p. 109-124 et A. Gourio, « Les “Feuilles d’hôpital” de Lorand Gaspar : pratique citationnelle et dialogisme médical », in *La Figure du poète-médecin XX<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècles* (dir. A. Wenger, Julien Knebusch, Martina Diaz et Thomas Augais), Genève, Georg, 2018, p. 221-238. Mais l’essentiel du travail de conception et de réécriture de *Feuilles d’hôpital* se trouve dans les archives privées du poète qui ne souhaitait pas s’en séparer.

<sup>53</sup> Les envois à G. Maes sont ainsi datés : 1<sup>er</sup> envoi daté du 28 février 1991 [paquet de 87 feuilles dactylographiées, sans titre] suivi, en décembre 1992 de l’envoi de la 1<sup>ère</sup> partie achevée de « Feuilles d’hôpital ». Le 31 janvier 1994, envoi d’un paquet de 66 pages, intitulé « Feuilles d’hôpital II » que l’on retrouve dans les archives privées de Gaspar avec mention « tirage original ». Dans ses archives privées, il existe déjà en 1993 une version de « FH III » en chantier (tapuscrit annoté de 53 pages).

<sup>54</sup> *NRF*, n° 485, juin 1993, p. 7-28. C’est grâce à Jacques Réda que ces extraits ont été publiés.

<sup>55</sup> Énoncé de Pontalis rapporté par Gaspar à G. Maes, lettre du 8 janvier 1996.

<sup>56</sup> Gaspar, lettre à G. Maes, 20 octobre 2001 : «... à propos des Poèmes des “Feuilles d’hôpital” : à l’origine, ces poèmes se trouvaient dans ces mêmes gribouillages amassés durant 45-50 années de pratique hospitalière. Quand je l’avais présenté au pape, chez Gallimard, de la psychanalyse, il m’avait demandé de les retirer... ».

<sup>57</sup> Gaspar le mentionne sans dire son nom dans FH. – Dans un entretien avec M. Renouard, en 1995, Gaspar attribuera l’incompréhension de son travail par Pontalis au fait que c’est « un psychanalyste non médecin » in *Lorand Gaspar, Europe, op. cit.*, p. 23.

<sup>58</sup> Montaigne, *Essais*, Livre III, chapitre 8, Gallimard, coll. « Folio », p. 195.

<sup>59</sup> La prise de conscience de l’importance du *care* est intervenue très tard en France par rapport aux États-Unis ; Dans les années 1970-1980, Gaspar était un précurseur. Cinquante ans plus tard, la philosophe Cynthia Fleury, dans *Le Soins est un humanisme* (coll. « Tracts »), Paris, Gallimard, 2019, déplore que le temps du soins ne soit plus habité par les humanités.

<sup>60</sup> Gaspar, lettre à G. Maes, 25 avril 1994.

<sup>61</sup> Montaigne, *Essais*, Livre III, chapitre IX « De la vanité », Gallimard, « La Pléiade », éd. d’Albert Thibaudet et de Maurice Rat, 1962, p. 941.

<sup>62</sup> Montaigne, *Essais*, Livre III, IX, « La Pléiade », p. 973.

<sup>63</sup> Montaigne, *Essais*, Livre II, XXXVII, « De la ressemblance des enfans aux peres », « La Pléiade », p. 736.

<sup>64</sup> Entretien de 1995 avec M. Renouard, *Europe, op. cit.*, p. 23.

<sup>65</sup> Le professeur Herbert Mason avait souhaité faire traduire des passages des *Feuilles d’hôpital* pour une publication américaine sur les rapports soignants-malades. La publication aura effectivement lieu, en 2003, et Gaspar la conservera dans sa bibliothèque parisienne : « Hospital Notes », in *Critical Moments. Doctor and Nurse Narratives and Reflections, op. cit.*. Voir note 26.

<sup>66</sup> Portant mention de Gaspar « version définitive ». Archives privées.

<sup>67</sup> Gaspar, lettre à G. Maes, depuis Gammarth, 7 octobre 2001 : « Bien avancé aussi dans mon chantier de poèmes extraits de *Feuilles d’hôpital*. »

<sup>68</sup> Poème paru dans le volume consacré à *Pierre-Albert Jourdan* (dir. Yves Leclair), Cognac, Le Temps qu’il fait, 1996, p. 85-86.

<sup>69</sup> Georges Perros, *L’Ardoise magique*, repris dans *Papiers collés III*, Gallimard, 1983.

<sup>70</sup> Elisabeth Kübler-Ross (1926-2004) : médecin d’origine suisse, elle a émigré aux États-Unis où elle est devenue la spécialiste mondiale des soins palliatifs et a consacré sa vie à défendre un accompagnement fondé sur l’écoute et le partage. Son livre, *On Death and dying* (1969) paru en français à Genève en 1975 sous le titre *Les Derniers Instants de la vie*, a eu une influence considérable sur les soignants et les professionnels des soins palliatifs.

<sup>71</sup> Gaspar, lettre à G. Maes, 16 septembre 1990.

<sup>72</sup> C’est chez Spinoza, philosophe qu’il a lu et étudié pendant plus de dix ans, que Gaspar trouve une réponse à cette question : « Il semble que ce soit le fondement même de notre existence, de notre nature, c’est l’essence même de l’homme, dit Spinoza, c’est-à-dire l’effort que chacun de nous exerce à chaque instant pour conserver et déployer son être. » (FH, III). Voir aussi M. del Fiol, *Lorand Gaspar. Approches de l’immanence, op. cit.* et son article in *Lorand Gaspar, archives et genèse de l’œuvre, op. cit.*, p. 205-230.

<sup>73</sup> Inédit. Archives privées.

<sup>74</sup> Gaspar, « Hospital Notes » in *Critical Moments. Doctor and Nurse Narratives and Reflections, op. cit.*

<sup>75</sup> Gaspar, *Approche de la parole*, Gallimard, 1978, p. 12.

<sup>76</sup> Gaspar, *Patmos et autres poèmes*, « collection blanche », Gallimard, 2001, p. 186.

<sup>77</sup> Les premières notes datent de 1970. Un dossier inédit, avec des passages manuscrits, porte déjà la mention : « Feuilles d’hôpital 3 – version 1993 – à GARDER pour édition ».

---

<sup>78</sup> Fragment issu d'un fichier du fonds Lorand Gaspar de l'IMEC, cité par Anne Gourio in *La Figure du poète médecin, op. cit.*, p. 237.

<sup>79</sup> Sur l'intérêt de Gaspar pour les neurosciences et sa lecture attentive de Gérard Edelman et d'Antonio Damasio, voir Gaspar, « Sciences, philosophie et arts » in *Lorand Gaspar* (D. Lançon dir.), *op. cit.*, p. 105-120 et le chapitre « Vers les neurosciences » de Patrick Née dans son livre *Lorand Gaspar. Une poétique du vivant*, Paris, Hermann, 2020, p. 339-402.

<sup>80</sup> Gaspar, *Derrière le dos de Dieu*, Paris, Gallimard, 2010, p. 66. Il s'agit d'une anthologie de poèmes de Lorand Gaspar conçue par Jacqueline Gaspar.

<sup>81</sup> *Id.*, p. 74.

\*